

Une journaliste et écrivain libanaise ose un magazine consacré au corps et à la sexualité, qui défie la censure. Elle raconte son combat et sa colère

Lire Sade à Beyrouth

par **Joumana Haddad**

Le Nouvel Observateur. – *Vous êtes une femme arabe en colère qui combat tous les stéréotypes masculins. Pourquoi avez-vous intitulé votre livre « J'ai tué Schéhérazade » ?*

Joumana Haddad. – Il y a deux Schéhérazade que je veux tuer. La première, c'est à la fois le fantasme dans l'imaginaire occidental de la femme orientale de la danse des sept voiles et le stéréotype de la femme arabe victime et opprimée sans aucun contrôle sur sa vie. La seconde est plus locale. C'est la Schéhérazade des « Mille et Une Nuits » qui, pour échapper à la mort, doit tromper le sultan en lui contant une histoire sans fin. Je voulais dire à la femme arabe qu'il faut en finir avec cette culture de la tromperie et du compromis. Je ne suis pas naïve. Je sais que nous, femmes arabes, sommes parfois nos pires ennemies et complices du système qui nous opprime, ourdissant un complot contre notre propre sexe. Mais je sais aussi qu'il y a des femmes comme moi qui tentent de vivre et de penser en femmes arabes et libres. Il en existe tant... qu'on s'interdit d'entendre.

N. O. – *Vous avez été élevée dans une famille libanaise chrétienne très traditionaliste et avez suivi pendant quatorze ans l'enseignement religieux des bonnes sœurs. Vous écrivez qu'une telle éducation ne peut donner que deux types d'individus : les complexés et les transgressifs. Pourquoi, très jeune, avez-vous choisi la transgression ?*

J. Haddad. – C'est plutôt la transgression qui m'a choisie. Ma révolte a commencé très tôt grâce à la lecture, qui a été pour moi une grande force libératrice contre ce conservatisme étouffant et cette situation libanaise de guerre quasi permanente. La lecture, en français, dès l'âge de 12 ans, de « Justine » de Sade, de « Lolita » de Nabokov ou de « Sexus » de Miller – livres interdits en arabe – m'a permis de m'évader et m'a ouvert de nombreuses fenêtres émancipatrices. De plus, l'apprentissage de plusieurs langues – j'en parle sept – m'a offert mille autres découvertes et possibilités d'aller vers l'autre.

N. O. – *Vous écrivez et publiez de la poésie libertine en arabe, avez créé et dirigez le magazine érotique « Jasad » consacré au corps, où vous abordez tous les thèmes honnis par les intégristes. Malgré leurs attaques, comment tenez-vous toujours bon ?*



Photo: Sayagh

Née à Beyrouth en 1970, **Joumana Haddad** dirige les pages culturelles du quotidien « An Nahar » ainsi que le magazine « Jasad » (« Corps »). Elle a publié cinq recueils de poèmes. « J'ai tué Schéhérazade. Confessions d'une femme arabe en colère » vient de paraître chez Sindbad-Actes Sud.

J. Haddad. – A la différence des pays voisins, il y a encore au Liban une possibilité de liberté d'expression qu'il faut saisir. Je ne m'en prive pas, même si les difficultés sont immenses. La pression de tous les conservatismes religieux – musulmans ou chrétiens – est très forte. Sachez qu'il n'y a pas de mariage civil au Liban et que l'obligation de virginité imposée aux femmes par les « soldats de la chasteté » est oppressante. « Jasad » traite de sujets sensibles : l'homosexualité, la violence conjugale, la polygamie, le pénis... Aucun article, c'est la règle, n'est signé sous pseudonyme. « Jasad » refuse la dissociation du corps et de l'esprit. La majorité de nos abonnés sont curieusement d'Arabie saoudite. Il ne s'agit pas d'une revue féministe. L'homme n'est pas un ennemi. Il me suffit de dire qu'en tant que femme je suis l'égale de l'homme pour que la guerre des sexes n'ait plus de sens. Vivre au Moyen-Orient, c'est pour une femme avoir le sentiment de se taper en permanence la tête contre un mur inébranlable. On compte ses bleus en faisant tout pour changer les choses de l'intérieur.

N. O. – *On vous accuse d'obscénité, mais vous vous attaquez en première ligne à ce que vous appelez « l'obscénité religieuse ».*

J. Haddad. – Il y a 18 communautés religieuses au Liban. Nous sommes sur ce point-là très « gâtés ». Je ne cherche à convertir personne. En face, c'est le carnaval des religions. L'obscénité, c'est cette surexposition publique des croyances, cette impossibilité d'échapper à ce matraquage religieux. On met en prison ceux qui font l'amour en public. Pourquoi ne pas punir ceux qui exhibent, comme une menace, leur foi ? La religion, dans ma région, s'est accaparé toutes les valeurs humaines. Mais faut-il être obligatoirement musulman ou chrétien pour être bon, respectueux ou généreux ? La religion nous sépare. Je n'aime pas les causes collectives. Ma revue n'est pas faite pour changer le monde, mais pour donner une tribune à des artistes et écrivains arabes qui, par leurs écrits, donnent aux autres la force de lutter. S'exprimer est le premier pas vers la guérison. Mon combat ? C'est contre tout ce qui vous fait renoncer à votre individualité. C'est, en terre arabe, un bien rude combat.

Propos recueillis par GILLES ANQUETIL